… Une telle curiosité d’esprit, une telle ouverture au monde

Autor(en): **Baud-Bovy, Samuel**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **81 (1978)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684461

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

... Une telle curiosité d'esprit, une telle ouverture au monde

par Samuel Baud-Bovy

Lors de ma dernière visite à Henri Gagnebin, dans cette maison du cours des Bastions devant laquelle je ne puis passer sans éprouver un sentiment de vide, nous parlions de ses œuvres. Il me parut partager la prédilection que je lui exprimai pour son *Saint François*.

Si j'essaie d'en préciser les motifs, j'en trouve de deux ordres. C'est d'abord que ce premier oratorio évoque pour moi les deux êtres auxquels il devait le plus et auxquels il a le plus donné: Mme Antoinette Gagnebin, avec qui il partageait le souvenir lumineux de leur pèlerinage franciscain et à qui l'unissait une admiration réciproque, et celui de leur enfant auquel ils avaient donné le nom du petit pauvre d'Assise.

Gagnebin raconte dans ses souvenirs avec quelle peine il avait arraché à son ami Paul Budry le texte de ce *Saint François*, mais aussi combien il lui savait gré de ce «poème magnifique, coloré, imagé, propre à susciter la musique».

De fait, ce langage naturel, de primesaut, l'a mieux inspiré que le lyrisme souvent grandiloquent de Jules Baillods, le librettiste du *Requiem des Vanités du Monde* et du *Chant pour le Jour des Morts et la Toussaint*.

Gagnebin, cet infatigable, pouvait s'identifier à ce jeune François, qui «court et vole, semant l'amour, gagnant les âmes», à ces petits frères «tous affamés de Dieu... qui trottent par les chemins, chantant à tue-tête».

Pour avoir repris la direction du Conservatoire de musique en un temps de vaches maigres, pour avoir dédaigné les biens matériels, il méritait d'écrire la meilleure peut-être de ses pages: «Bienheureuses les mains vides pour adorer... Daignez, Seigneur, nous trouver dignes d'être les amoureux parfaits de votre fille Pauvreté.» Il devait reprendre souvent par la suite cette forme de l'air avec un instrument obligé, mais, lorsqu'il y recourt ici pour la première fois, il est véritablement

inspiré par le récit de Thomas de Celano qui nous montre François promenant sur un morceau de bois une baguette qu'un fil retenait courbée, et «qui semblait s'accompagner lui-même sur une viole, pendant qu'il chantait les louanges de Dieu».

On comprend que Gagnebin ait apprécié dans le texte de Budry qu'il soit «imagé». Il avait un faible pour la musique imitative, illustrant les «splendeurs de la création» du psaume 104, les «horreurs de la guerre» du *Requiem des Vanités du Monde* et du *Chant pour le Jour des Morts*, ou s'essayant à transcrire en musique trois tableaux de Hodler. Et, dans ce dernier cas, Gagnebin, qui savait porter sur ses œuvres un regard critique, avait raison de douter d'être «parvenu à un équivalent musical de ces chefs-d'œuvre».

Combien il est plus éloquent lorsqu'il suggère le pépiement des oiseaux qui s'assemblent pour écouter la prédication de saint François ou, dans le *Cantique des Créatures,* lorsqu'il évoque notre frère le soleil, notre sœur la lune, le vent, l'eau, le feu.

Si le contrepoint de Gagnebin est souvent arbitraire et si le recours à l'écriture en canon pallie parfois chez lui un fléchissement de l'inspiration, il lui doit aussi de parfaites réussites. Telle la mélodie pure et nue du basson anticipant sur la mélodie — comme l'ombre d'un homme le précède, qui marche avec le soleil dans le dos — pour évoquer le petit pauvre qui va «sans linge et sans bagage, sans chaussure et sans bâton, plus dépourvu que les petites bêtes».

En m'invitant à participer à l'hommage mérité qu'elle rend à Henri Gagnebin, la Société jurassienne d'Emulation pensait peut-être s'adresser à un admirateur inconditionnel de son œuvre. Pendant bien des années, j'ai été en effet le seul à Genève à «oser» jouer sa musique, qu'il était de bon ton de mépriser dans les milieux dirigeants. L'ostracisme dont était victime le compositeur, en qui on ne voulait voir qu'un administrateur avisé, aux initiatives heureuses, me paraissait immérité et propre à abattre un homme qui n'aurait pas eu son équilibre et sa foi.

Nous pensions différemment sur bien des sujets, nous portions sur les hommes des jugements souvent opposés. Mais j'admirais profondément qu'il ait su garder, malgré les années, une telle curiosité d'esprit, une telle ouverture au monde.

Et ma dernière visite me laisse le souvenir d'un homme qui avait surmonté ses rancœurs, ses ressentiments, prêt désormais à accueillir sereinement notre sœur la mort, qu'il avait si bien chantée dans la dernière page de son *Saint François.*

Samuel Baud-Bovy